

# Suite aux souvenirs de Léonard CALAIS

par Eugène CALAIS

---

Ce livre me paraissant d'un intérêt inestimable personnellement et pour ceux de la famille CALAIS, j'avais demandé à mon cousin Eugène, de GRISENDAL, d'essayer de m'avoir la suite . Il me répondit qu'il avait fait des recherches minutieuses dans tous les papiers de famille après la mort de son père, et qu'il n'avait rien pu découvrir .

C'est donc un travail interrompu pour une cause quelconque, soit manque de temps, soit pièces ou documents égarés, enfin la chose en est toujours restée là, et c'est pourquoi je préviens ceux qui pourraient lire le résumé suivant de ne pas m'en vouloir s'ils y pouvaient trouver une coupure d'une époque à une autre, car toutes les personnes signalées dans les dernières lignes écrites par mon vénérable oncle de Grisendal, que j'aimais comme un père, je commençais à les connaître, quoiqu'étant encore bien jeune, et je continue les renseignements jusqu'au 15 Juin 1918 .

---

Du mariage de mon cher oncle avec Mlle Pélagie Delahodde naquit un fils le 18 Juillet 1858, qui reçut au baptême le nom d'Eugène et fut toujours le seul enfant de la famille . Né d'un père si spirituel et si gai et d'une mère si bonne, il devait nécessairement prendre la meilleure part des deux .

A 7 ans, il étonnait son monde par ses aptitudes musicales inculquées par son père . Aussi voyait-on ce cher homme heureux quand on l'applaudissait dans une réunion de famille après un morceau joué sur son violon, accompagné de son fils Eugène sur l'harmonium .

Les ramifications intimes et continuelles qui existaient entre les parents ne pouvaient créer qu'une famille entre celle de notre cher oncle de Grisendal et celle de mon père au Lucquet . Aussi Eugène et moi, qui étions du même âge, du même caractère, ne faisons-nous qu'une navette d'une maison à l'autre, où l'affection était si bien rendue, à l'un comme à l'autre, ce qui n'empêchait pas les parents de dire en nous voyant arriver, selon que leurs occupations étaient plus ou moins dures : "Voilà les brigands qui arrivent ! Gare à nous ! " .

Elevés ensemble à l'école de Wimille, ensemble en pension à Dohem, ensemble pendant notre volontariat, il me semble que ce sont là des considérations qui peuvent militer en faveur de l'amitié, que nous nous sommes toujours vouée, et que nous conservons toujours malgré les événements et l'éloignement . J'en puis donner des preuves .

Je parlais tout à l'heure du volontariat, c'est vous dire qu'à cette époque de la vie on songe un peu à son avenir . Quand le service militaire est fini, après un an ou deux pour certains, trois ou quatre pour d'autres, on cherche à se créer une situation, un foyer .

C'est ce qui fit que mon cousin Eugène, après avoir mûrement réfléchi sur la situation qu'il avait envisagée, se décidait à reprendre les affaires de son père .

Il résolut de chercher une compagne qui pût lui apporter, en même temps que son aide dans les travaux, le bonheur du foyer . Je crois que mon cousin avait parfaitement réussi, car je n'ai jamais connu de femme plus aimable, plus douce que cette chère Joséphine, et l'on peut dire : "Elle a passé en faisant le bien autour d'elle" .

De cette union, consacrée le 22 Mai 1883, sont nés 9 enfants, comme l'indique l'arbre généalogique ci-contre . Par malheur, mon cousin perdit sa femme le 9 Septembre 1899, au

moment où ils allaient profiter tous deux du plaisir de voir leurs chers enfants leur rendre, en affection, une partie des sacrifices . Ce cher Eugène se trouvait à la tête d'une grande famille sans mère . Tous, dans la mesure de leurs moyens, firent l'impossible pour lui adoucir, mais non pour lui faire oublier la perte de sa chère défunte, leur mère .

Il allait profiter du bonheur qui lui était dû lorsque, après bien des épreuves, cette terrible guerre de 1914 éclate, d'où trois mobilisés : l'aîné, Léonard , est mort pour la patrie à Tahure le 6 Décembre 1915 où il fut tué dans l'attaque . Joseph, le second, ayant toujours eu depuis son plus jeune âge un goût extraordinaire pour la marine, surpris par la mobilisation avec le grade de lieutenant au long cours, a dû rallier Cherbourg comme simple quartier-maître . Mais comme ce garçon avait une volonté fixe et un caractère ferme, il arrive aujourd'hui à passer à Paris son examen de Capitaine au long cours avec brevet supérieur qui lui confère d'office le grade d'Enseigne de vaisseau de 1<sup>ère</sup> classe, comme commandant de Patrouilleur : citation avec Croix de Guerre pour avoir coulé trois mines sous-marines ennemies en face d'Audresselles et avoir eu trois abordages, la nuit, dont il ne sortit indemne que grâce à la Providence et à son propre sang-froid . Je me réjouis toujours de tout ce qui peut lui arriver de bon car, comme le dit si bien son père, j'avais d'autant plus de plaisir à le taquiner que j'appréciais son caractère . Le troisième, André, réformé avant la guerre, a été repris dans l'armée auxiliaire en Mai 1917 où il fait son service comme tous sans se plaindre jamais .

Les jeunes filles, Suzanne et Madeleine, sont au pensionnat de Wimille où elles rendent des services que l'on ne peut apprécier qu'en connaissant l'établissement . Isabelle s'est mise au ménage et tient la maison en remplaçant sa pauvre maman pour diriger l'intérieur . Tout le monde a son rôle dans la vie, à chacun d'en profiter . A mon avis, tous peuvent trouver du bien à faire quand ils le veulent .

-----

On m'excusera un peu si j'ai donné un peu plus de renseignements sur la famille de mon cher cousin, que sur les autres, avant d'arriver à la mienne, en voici les raisons :

D'abord, c'est parce que son père, notre cher oncle, est le promoteur de ce livre jusque l'endroit où j'essaie de le continuer ; ensuite, les relations établies entre nous étaient d'un rapport plus intime, étant plus près qu'avec d'autres : les mêmes noms, la proximité du voisinage qui nous permettait de vivre presque ensemble, le même âge, le même caractère (pas toujours commode, je l'admets), la même école, la même pension, le même service militaire en 1878-79 . Ce sont des souvenirs qu'on ne peut oublier, même à 60 ans !!, et que je conserverai jusqu'à la fin de mes jours, quoiqu'il puisse arriver .

-----

## Famille Calais-Géneau de Lamarlière

J'arrive donc à ma famille Calais-Géneau de Lamarlière . Comme l'a dit mon oncle de Grisendale, mon grand-père vint au Lucquet, commune de Pittefaux, en 1840 avec ses parents, frères et sœurs : Joséphine, Léonard, Louis et Augustine .

Joséphine Calais épousa Jules Delahodde, tous deux décédés à Wimille, père et mère de Julie et d'Auguste Delahodde .

Léonard Calais épousa Pélagie Delahodde, décédés tous deux à Grisendale .

Augustine Calais épousa Augustin Géneau de Lamarlière veuf en premières noces de Mlle Maillard .

Mon père Louis Calais épousa le 18 Novembre 1846 Félicité Géneau de Lamarlière , avec qui il reprit la ferme du Lucquet, berceau de notre famille, où nous sommes tous nés .

Je ne puis dire au juste en quelle année il prit possession de la ferme d'Hollincthun (Wimille), je sais seulement qu'il la quitta en 1870 pour reprendre celle de Fréthun appartenant alors à Mr Bigault de Beaupré et qui fut ensuite revendue à Mr Renard de Calais .

De son mariage avec Félicité G.deL. mon père eut la famille suivante : Louise, Augustine, Léonard, Louis, Auguste, Marie, Jules, Eugène, Félicie .

Comme il est dit ci-dessus, la ferme d'Hollincthun ne convenant plus au père et voyant la famille grandissante et en âge de travailler, il en termina l'exploitation pour reprendre la grande ferme de Fréthun .

Le déménagement a duré assez longtemps vu la longueur du trajet, mais comme rien ne pressait et que l'on exploitait encore en commun celle du Lucquet, cette situation donnait beaucoup de facilités . Voilà donc la chose en route, tout va pour le mieux : Louise et Léonard, les deux aînés, restent au Lucquet, tandis que les parents s'installent à Fréthun avec les six enfants qui restent, ayant eu le malheur de perdre notre cher frère Jules, le plus fort de toute la famille, mort d'une fièvre cérébrale le 19 Septembre à la ferme du Manoir, chez son oncle et parrain, Raymond Géneau de Lamarlière, où il allait toujours passer toutes ses vacances .

La ferme que mon père Louis Calais reprenait à Fréthun était tenue auparavant par Madame Parenty-Thoumain qui, restée veuve avec une très grande famille, les avait tous élevés et placés dans de très bonnes conditions . Cette dame était très estimée à Fréthun et, quoique n'ayant pas été élevée dans la culture, elle s'y était mise avec goût et a montré des qualités exceptionnelles révélant une fermière de tout premier ordre . La ferme appartenait, comme je l'ai dit plus haut, à Mr Pigault de Beaupré, habitant le château de Villeneuve, canton de Tilly sur Seules près de Caen, famille très sympathique qui nous a toujours considérés plutôt comme amis que comme locataires .

Voilà donc Louis Calais installé à Fréthun et le travail commence, car il y a de la besogne, la ferme étant très importante, et cela lui donne d'autant plus de difficultés au début qu'il est obligé d'être constamment en route, d'abord pour terminer la liquidation de la ferme de Hollincthun, et aussi mettre en route Louise et Léonard qui restaient diriger celle du Lucquet .

De ce côté il avait quelque tranquillité, car outre la sécurité du sérieux des deux enfants qu'il y plaçait, il leur laissait, pour les seconder, ce que l'on ne trouve plus aujourd'hui, trois domestiques et une bonne dont le moins ancien avait trente années de service dans la maison ; je me fais un plaisir de les désigner séparément, puisqu'ils nous avaient élevés tous les neuf et qu'on les regardait presque comme de la famille . A tout seigneur tout honneur, je commence par le père Antoine Banse qui a été soixante sept ans dans la maison du Lucquet . Cet homme, célibataire, était d'une bonté inimaginable et proverbiale ; l'on se battait pour aller avec lui, aussi tous, l'un après l'autre, lui avons nous conservé un souvenir tout particulier, car, il faut l'avouer, nous n'étions pas toujours d'un dressage facile et il nous a épargné bien des corrections . Ce brave homme a eu le malheur de finir accidentellement à l'âge de 78 ans, tué

par un taureau furieux . Je me rappelle comme d'aujourd'hui l'impression que cela nous fit à tous, quand on sut qu'il était mortellement atteint .

Le deuxième était Joseph Paindavoine qui était garçon de charrue dans la ferme depuis trente cinq ans . Il était marié à Catherine Duminy, la vieille bonne qui nous a tous élevés et dont je vous parlais ci-dessus .

Le troisième était Adolphe Banse, non parent avec le père Antoine quoique portant le même nom . Il était également garçon de charrue .

Vous voyez tous qu'avec un personnel semblable, tous à l'intérêt de leur maître, notre père pouvait être tranquille . Aussi, dès que la liquidation de la ferme d'Hollincthun fut terminée, eut-il beaucoup moins de tracas, et ses voyages au Lucquet, très fatigants par la longueur du trajet, s'espacèrent-ils de plus en plus, confiant qu'il pouvait être avec juste raison en tous ceux qu'il y avait laissés .

Mais avec tout cela le temps passe et les jeunes gens deviennent des hommes . Nos parents à force de travail et d'économies avaient réussi à se faire une situation qui leur permît de nous faire donner à tous une instruction solide, chrétienne et pratique, ce dont nous ne saurons jamais trop les remercier ; car, c'est maintenant quand on arrive sur l'âge qu'on peut en reconnaître et en apprécier tous les avantages .

Dédaignant les institutions où l'on n'apprenait que les grandes manières et la mode qui n'étaient pas de notre sphère, ils ne visèrent qu'une chose, faire de nous des travailleurs honnêtes, et leur choix se porta sur les pensionnats de Dohen qui se trouvaient dirigés par Monsieur l'abbé Panet pour les garçons et par Sœur Justine pour les filles . Ces deux établissements n'avaient aucun rapport ensemble, comme administration, mais là où ils étaient tout à fait identiques, c'était par la manière simple et profonde d'y donner l'instruction . Monsieur Panet était l'homme le plus respectable du monde . D'une taille très grande, un visage très sévère, mais avec cela un cœur de père ; il était très aimé de ses élèves, mais il fallait filer droit . IL avait toujours su s'adjoindre comme professeurs des collaborateurs qui lui rendaient la chose plus facile, et on connaissait là, de longue date : l'abbé Capelle, économe et professeur de musique et qui devint supérieur après la mort de Monsieur Panet . Ensuite venait le père Mielle, aumônier des deux pensionnats, le papa Vitte (civil) qui, en faisant les cours de physique et de chimie aux Normaliens (car il y avait là aussi les trois classes de l'Ecole Normale) remplissait en même temps les fonctions de médecin des deux établissements . Il y avait également comme anciens professeurs, Mr l'abbé Gomel, qui fut ensuite doyen de Lumbres, l'abbé Flageollet, qui fut très longtemps curé de Mont-St Eloi, où il est mort et où il a été remplacé par mon beau-frère l'abbé Albert Maillart . Tous les autres professeurs étaient des plus jeunes abbés qui attendaient là, par un stage, leur ordination comme prêtres ou diacres .

De mon temps à Dohen, il y avait en 1872, 125 pensionnaires et 90 normaliens . Chez Sœur Justine, il pouvait y avoir 150 jeunes filles . Les frères et sœurs pouvaient se voir au parloir une heure par semaine le mardi . Cette bonne vieille supérieure fut remplacée à sa mort par Mademoiselle de Corbie, presque aussi ancienne qu'elle dans l'établissement .

Je disais donc que tout le monde commençait à grandir dans la famille et, si je me suis aussi étendu sur le pensionnat de Dohen, c'est pour faire constater que l'instruction que nous y avons reçue nous permit de profiter des avantages du volontariat qui donnait la facilité quand on avait réussi un examen très sérieux et versé une somme de 1500 francs de ne faire qu'un an au lieu de 5 . Mon frère Léonard qui était de la classe à être appelé quand la paix fut signée en 1871, n'a pas été incorporé . Il ne fit qu'ensuite en 1877 une période de 28 jours au 3<sup>e</sup> Génie à Arras .

Alors, ce fut Louis qui commença la série en faisant son volontariat en 1872-73 au 5<sup>e</sup> Dragons à Abbeville . Le régiment ayant changé de garnison pendant ce temps, il vint finir sa période à St Omer où il fit également ses 28 et ses 13 jours .

Il revint après son volontariat reprendre sa place au foyer et l'année suivante, ce fut le tour d'Auguste qui fut affecté au 3<sup>e</sup> Chasseurs à Abbeville .

Ce fut à cette époque que nous éprouvâmes le plus grand malheur qu'on puisse avoir, celui de perdre notre mère bien-aimée .

Mon père et moi la quittions à 7 heures pour aller travailler après avoir déjeuné ; à 9 heures on venait nous chercher : elle était morte ! ... J'avais 15 ans, jamais je n'oublierai ce tableau ; j'ai encore le souvenir présent de l'homme qui vint nous avertir, son attitude embarrassée pour nous annoncer cette terrible nouvelle, le départ précipité de mon cher père avec toutes ses recommandations pour revenir à la maison immédiatement . Et là, quel spectacle, ma bonne mère déjà froide sur son lit de mort, mon pauvre papa anéanti dans une douleur qui faisait peine à voir, et mes chères sœurs pleurant toutes leurs larmes . Je vois cela encore comme si ce malheur datait d'hier quoiqu'il y a 43 ans de passés, cela étant survenu le 18 février 1875 .

## - Les mariages -

Peu de temps auparavant mon frère Louis ayant l'intention de se marier avec sa cousine Léonie Généau de Lamarlière, de Belle-Dalle, avait loué la ferme des Alleux à Fréthun, appartenant à Monsieur Hubert Caudron et commençait à l'exploiter quand notre mère vint à mourir . Les noces étant déjà fixées pour le mois d'avril, rien ne fut changé quant à la date, sauf les réjouissances qui furent supprimées, et la célébration se fit dans la plus stricte intimité, à cause du deuil récent .

L'année suivante en Janvier 1876 ma sœur Louise épousa son cousin Augustin Généau de Lamarlière, de Nesles, près de Samer, fils unique qui habitait avec sa mère la ferme du château de La Haye où il sont encore aujourd'hui .

La même année en Mai, mon frère Léonard épousa Mlle Marie Bouclet, fille de Monsieur Bouclet-Honvault armateur à Boulogne sur Mer et reprit à son compte la ferme du Lucquet que mon père lui céda à cette époque .

Ma sœur Augustine n'ayant jamais eu la vocation du mariage, et frappée par la mort de notre chère mère, se fit religieuse dans l'Ordre des Dames Augustines du Précieux Sang . Elle fit son noviciat à Arras puis fut envoyée à Bapaume comme sœur pour les écoles, et là, ses supérieures ayant reconnu chez elle de grandes qualités, la désignèrent d'un commun accord pour remonter le pensionnat de Carvin où elle fit des prodiges comme supérieure . Elle s'était acquis l'estime de tout le pays, avait rebâti de fond en comble le pensionnat, avait quadruplé le nombre des élèves et allait pouvoir profiter un peu de son œuvre, lorsque la terrible et néfaste loi de sécularisation vint la frapper et l'obliger à s'expatrier . Elle demanda asile en Belgique, et les environs de Tournai possédant une quantité de grands châteaux non habités, elle fit au nom de la communauté l'acquisition de celui de la Goudinière, commune de Mont-St Aubert par Rain . Elle le transforma complètement à usage de pensionnat, en fit une maison modèle, comme à Carvin, où toutes les premières familles du Nord et du Pas de Calais leur envoyaient leurs jeunes filles malgré la distance, par la confiance qu'elles avaient toutes des bons soins qui leur étaient prodigués . Je dis du Nord et du Pas de Calais, car pour avoir l'autorisation de s'installer en Belgique il fallait prendre l'engagement de n'admettre comme pensionnaire aucun sujet de ce royaume, afin de ne pas porter préjudice aux institutions de ce pays . Le pensionnat marchait à souhait, les places étaient retenues à l'avance, et notre bonne sœur allait une fois encore jouir du fruit de son travail, lorsqu' cette terrible guerre de 1914 vint nous frapper . L'invasion l'a surprise et nous n'avons jamais eu de ses nouvelles pendant trois ans, sauf cette année Janvier 1918 où nous avons appris par une jeune fille rapatriée qu'elle était décédée depuis au moins 6 mois et que les bonnes religieuses qui étaient avec elle au nombre

de 22 étaient obligées de travailler dans les fermes pour s'assurer la nourriture, le pensionnat de la Goudinière étant occupé par les Allemands .

Sur ces tristes nouvelles je me suis mis en quête d'avoir des renseignements précis . J'écrivis de tous côtés mais n'ai jamais rien pu avoir d'officiel, ce qui est plus pénible encore pour nous .

Mon frère Auguste revint du régiment en 1876 et se remit à la culture avec nous, puis ce fut mon tour de partir en 1878 .

Après avoir passé mon examen de volontariat et mon examen de cavalerie à Arras, je fus désigné pour les Hussards à Dinan (Côtes du Nord), mais comme j'avais un cousin, Henri Généau de Lamarlière qui allait aux Dragons à Verdun, j'obtins de permuter pour aller avec lui et nous fîmes notre année ensemble au 12<sup>e</sup> Régiment de Dragons, pour en revenir au mois de Novembre 1879 où je repris ma place à Fréthun pour aider mon père à la culture jusqu'en 1882 où j'épousai le 25 octobre une demoiselle Berthe Maillard de Verlincthun dont j'avais fait la connaissance pendant mes visites chez ma sœur aînée Louise à Nesles, et à ce moment j'étais à la recherche d'une ferme pour nous y placer quand une foule d'évènements vint à changer toutes les choses .

Mon frère Louis devant quitter la ferme des Alleux en avait loué une autre à Nielles les Calais et qui appartenait à Mr Ambroise Pruvost, propriétaire au même endroit . Il devait en prendre possession en 1882 succédant à Mr Touret père, mais à peine avait-il commencé qu'il changea d'idées et, sachant que j'étais à la recherche d'une position, il vint me demander si je ne voulais pas m'associer avec lui pour reprendre un commerce de grains assez important qu'un nommé Ponthieu voulait céder à Guînes . Sur ma réponse affirmative, je partis immédiatement pour me mettre au courant du commerce en attendant que mon frère Louis ait fait sa vente qui eut lieu au mois de décembre 1883, pour venir me rejoindre au mois de mars 1884 . Il céda alors d'un commun accord avec Monsieur Pruvost le bail de la ferme de Nielles à mon frère Auguste qui se maria quelque temps après avec une cousine germaine à ma femme dont il avait fait la connaissance à mes noces .

Nous voilà donc installés définitivement négociants en grains, mon frère Louis et moi, sous la raison sociale : Calais frères à Guînes .

Le passé de nos chers parents et de toute notre famille indistinctement nous valut une confiance illimitée de la part de tous nos clients, aussi fîmes nous un très gros chiffre d'affaires, mais avec lequel malheureusement les bénéfices n'étaient pas en rapport proportionnellement au mal qu'on se donnait vu les circonstances, car nous avons tout passé : mauvaise année pour la culture, liquidation des banques, pertes énormes en meunerie .

Cette même année 1884, ma sœur Félicie épousa Mr Alfred Muchery agent d'assurances à Calais .

Ainsi notre père était resté seul à Fréthun, avec notre sœur Marie qui avait fait la connaissance d'un très honorable fabricant de Tulles de Calais avec qui elle se maria en 1886, mais elle n'avait jamais voulu y consentir avant que notre père ait liquidé la ferme de Fréthun et trouvé une occupation en rapport avec son âge .

Comme nous avons une petite exploitation à côté de chez nous, la ferme du Bel Air appartenant à Mr Watel Compiègne, il vint s'y fixer en 1886 après la vente de celle de Fréthun, avec notre sœur Marie qui devint quelques mois après Madame Eugène Boutroy .

Alors nous vécumes une vraie vie de famille qui dura beaucoup trop peu . En 1887 mon frère Louis dont la famille était très nombreuse, voyant qu'il ne pouvait y arriver dans le commerce, se décida à reprendre la ferme de Nielles les Ardres, appartenant à Mr le baron de Villemarest, près Ardres . Je continue le commerce seul .

Donc, nous voici installés d'une façon définitive tous dans les conditions suivantes :

Papa Calais, ferme du Bel Air . Guînes  
Louise, ferme de Nesles  
Augustine, religieuse supérieure à Carvin  
Léonard, ferme du Lucquet , Pittefaux  
Louis, ferme de Nielles les Ardres  
Auguste, ferme de Nielles les Calais  
Marie, rue Thiers à Calais  
Eugène, commerce de grains Guînes  
Félicie, rue de la Vendée à Calais

Tous ces renseignements sont donnés pour la mise au point en général, avant d'entrer dans les détails concernant chaque famille en particulier .

Dans les faits concernant une si grande famille, on peut être sujet à répétitions, surtout lorsqu'on n'a pas le temps libre d'écrire tout le recueil d'une traite, mais, ne voulant pas m'imposer comme auteur, je suis persuadé qu'on m'accordera plus d'indulgences que de critiques .

---

## Famille Augustin Généau de Lamarlière-Calais

### Nesles près Neufchatel P-de-C

---

Comme il a été dit précédemment, ma sœur Louise épousa en 1876 son cousin Augustin de Lamarlière, fils unique de Claude de Lamarlière-Lefèvre . Ils vinrent s'installer à Nesles, où ils sont encore et où la famille habitait depuis longtemps .

De cette union naquirent 6 enfants :

1°- Maurice qui épousa une demoiselle Généau de Samer et eurent pour famille 4 enfants : Lucien 1908, Simone 1909, André 1912 et Paul 1916 . Ils vinrent au Lucquet remplacer leur oncle Calais-Bouclet et y étaient en 1914 quand la guerre vint à éclater . Ayant fait son service aux Dragons à St Omer, il fut mobilisé immédiatement . Par suite de fatigues éprouvées, il fut atteint d'une fièvre typhoïde et succomba dans un hôpital d'Amiens le 21 Août 1916 . Sa veuve Edwige Généau, essaya de continuer la culture comme elle l'avait fait courageusement depuis le départ de son mari ; mais devant les difficultés créées d'abord par l'éloignement de la ferme du Lucquet, qui demandait un homme tout à fait au courant de la situation ingrate des terres, et le manque absolu de main d'œuvre pendant ces moments terribles, elle fut obligée d'abandonner et vint se fixer à Neufchatel où nous la trouvons en 1918 .

2°- Félix qui épousa une de ses voisines Adèle Bodart et vint occuper une ferme d'herbages à Outreau et eut de cette union 8 enfants : Marie-Thérèse 1904, Isabelle 1905, Raymond 1906, Valentine 1907, Michel 1908, Jean 1911, Emma 1913, Maurice 1917 . Mobilisé comme son frère Maurice à la guerre de 1914, il eut l'avantage de profiter de la loi qui renvoyait dans leurs foyers les pères de 6 enfants . Comme sa famille commençait à grandir en taille, en âge et en nombre, il eut la faculté de pouvoir reprendre à Condette une ferme où il se trouve aujourd'hui en 1918 .

3°- Emilie qui épousa Jules Maillard, farinier à Dannes et dont la famille était très estimée . De cette union naquirent 3 enfants : Paul en 1905, Henri en 1911, et Juliette en 1916 . Le bonheur était complet dans ce foyer : fortune, santé, prospérité dans les affaires . Jules était

fils unique et son père qui vivait avec eux adorait sa belle-fille et ses chers petits-enfants ; mais tout bonheur quel qu'il soit, sur terre, a une fin, et celui dont nous parlons en eut une terrible . Non mobilisé, Jules Maillard n'est pas tombé au champ d'honneur du combat, mais bien au champ d'honneur du travail, comme l'a dit d'une façon si touchante son maire Mr Debary le jour de ses funérailles . Surveillant lui-même la nuit la marche de son moulin, pour permettre à son maître-meunier d'aller passer la soirée avec un de ses enfants revenu en permission, il fut happé par une courroie de transmission et ce fut sa pauvre femme qui, inquiète de sa longue absence, le trouva elle-même après un heure de recherches, dans la salle des machines, complètement froid : tableau !!\_

4°- Marie, épousa un de ses voisins, Maurice Bodart de Condette, dont les familles étaient déjà en grande relation, Maurice étant le frère d'Adèle mariée à Félix . De cette union ils avaient en 1918 trois enfants : Edouard 1912, Maurice 1914 , Jacques 1917 . Ils habitaient la ferme de Florincthun à Condette, appartenant à Mr de Boncourt et seulement distante de 3 km à vol d'oiseau de celle de Nesles, et qui était exploitée de très longue date de père en fils par la famille Bodart .

5°- Augustin, qui aidait son père à la ferme de Nesles et à qui li a dû laisser toute la charge pour être mobilisé par cette terrible guerre de 1914 .

6°- Enfin Adrienne, qui est encore là heureusement pour s'occuper du ménage et surtout tenir compagnie à ses bons vieux parents

---

## Augustine Calais

En religion : Sœur St Georges de St Bernard

---

Entra au couvent des Dames Augustines à Arras et y prit l'habit en 1876 sous le nom de sœur St Georges de St Bernard . Elle fut successivement religieuse enseignante à Arras et à Bapaume d'où elle fut nommée supérieure au pensionnat de Carvin et d'où elle dut partir en Belgique, ne voulant pas se séculariser, et où elle est probablement décédée d'après différents bruits puisque depuis le début de la guerre nous n'avons jamais pu avoir de nouvelle d'aucune sorte .

Elle était vénérée de ses religieuses et aimée comme une maman par toutes les élèves ; aussi, il fallait voir la fête sans pareille du pensionnat quand quelqu'un de la famille devait arriver pour voir notre "bonne mère" .

---

## Famille Calais-Bouclet

---

Notre frère Léonard s'était marié, comme dit précédemment, avec Mlle Bouclet qui habitait avec son frère la ferme de Rupembert, commune de Wimille . Ils occupèrent la ferme du Lucquet . Etant dans un âge où on ne demande qu'à travailler, ils adjointèrent à leur exploitation une très grande laiterie .



L'importance des herbages anciens de la ferme, des nouveaux qu'ils créèrent, leur permettait d'envisager une belle spéculation, mais le manque de personnel qui se faisait déjà sentir un peu partout, la distance du Lucquet à Boulogne, car ils distribuèrent leurs produits : lait, légumes , (16 km) deux fois par jour, ne les récompensèrent pas du mal qu'ils se donnaient .

De leur union étaient nés 4 enfants : Léonard, 2 Juin 1877, décédé le 5 Juin 1877, Louis et Désiré (jumeaux) le 20 Mai 1879, Eugénie le 18 déc. 1881 .

En l'année 1886, ils eurent le malheur de perdre le petit Désiré, ce qui fit un vide énorme dans la maison .

Comme le fils Louis ne manifestait aucun goût pour la culture, et encore moins pour la laiterie, mon frère Léonard vint s'établir à Hesdin avec sa femme et sa fille Eugénie, pour y faire un commerce de fourrages et s'occuper de la vente et des achats de chevaux, ce qui avait toujours été son rêve . Son fils Louis avait repris à Boulogne sur Mer une maison de transport et de camionnage sous la raison sociale "Pichon et Calais".

Le tout marchait à souhait, pour le fils comme pour le père, quand cette funeste guerre de 1914 le toucha comme tout le monde . Louis, qui avait repris pour son compte personnel la maison Pichon quelque temps auparavant, fut mobilisé . Son père ne pouvant plus continuer à cause des transports devenus impossibles pour le commerce fut obligé de quitter Hesdin pour venir s'installer à Boulogne prendre la direction de la maison de son fils où il se trouve actuellement (1918)

---

## Famille Louis Calais-Géneau de Lamarlière

### Nielles les Ardres

---

Mon frère Louis, comme dit précédemment avait donc occupé de 1875 à 1884 la ferme des Alleux à Fréthun, de 1884 à 1887 il était venu à Guines dans le commerce des grains, et en 1887 il partit pour Nielles les Ardres pour y élever sa grande famille, car tant à Fréthun et Guines qu'à Nielles, ils eurent 14 enfants .

1° - Léon , né à Fréthun en 1875, quand il eut fini ses études, dut faire son service militaire où il fit connaissance d'un des plus riches industriels d'Amiens qui le prit en affection et qui lui donna toutes les facilités possibles pour s'établir dans une maison de commerce : rouenneries, lingerie, etc...à Vic sur Aisne Il avait épousé une demoiselle Coulon qu'il avait connue à Amiens . Leur commerce marchait on ne peut mieux et ils étaient des plus heureux, leur ménage étant des plus unis, lorsque le malheur commença à les frapper . Léon, après une courte maladie, vint à mourir en 1911, laissant sa chère femme et sa petite Thérèse qui eurent à subir quelques années plus tard les supplices d'une guerre terrible ...invasion, bombardements, etc...Vic sur Aisne se trouve en plein centre d'opérations de combat .

2° Julien , qui était marié à une demoiselle Marie Lacloy dont il avait fait la connaissance à Nielles les Calais où elle habitait avec sa sœur Madame Auguste Calais, puisqu'elles avaient perdu leurs parents à Widehem, Mr et Mme Lacloy-Maillard .

De cette union sont nés 3 enfants : Henri en 1904 , Valentine 1906 , décédée dans sa deuxième année, et Cécile 1908 . Ils occupaient une ferme à Yeuse, commune de Landrethun les Ardres, appartenant à la famille Bellenger qui les aimait beaucoup et qui les considérait plutôt comme des enfants que comme des locataires . Et comme toujours, nous voici sous le coup de cette terrible guerre 1914 . Julien fut mobilisé comme tous ses frères et il mourut dans un hôpital du midi des suites d'une fièvre typhoïde contractée au front . Sa femme ne pouvant

continuer une exploitation de cette importance dut quitter et se retirer à Nielles pour faire l'éducation de ses enfants .

3°- Georges , décédé à un an .

4°- Emile , qui occupe aujourd'hui la ferme de Nielles les Ardres où sont morts ses parents . En rentrant du service militaire, il était allé rejoindre son frère Léon chez Mr Vanniez à Amiens, pour y faire le commerce, mais son tempérament très fort l'empêcha de continuer, la vie au grand air lui étant indispensable, ce qui le força à revenir à Nielles les Ardres dans la culture . Il se maria avec une demoiselle Bodart de Condette, sœur de la femme de Félix Généau de Lamarlière dont il avait fait la connaissance aux noces de celui-ci . Ils vinrent exploiter au Loquin près de Licques, une ferme appartenant à Mr Delmotte, oncle de Mr Eloi Dagbert d'Andres . De cette union sont nés 6 enfants : Maurice 1905, décédé accidentellement à huit ans par la chute d'une roue de chariot, Paul-Emile 1906, Louis 1907, André 1909 , Edouard 1910 , Marie-Louise 1914 . A la mort de ses parents, il revint occuper la ferme du baron de Vilmarest où il se trouve encore . En 1914, il partit pour la guerre comme tout le monde mais revint comme sursitaire agricole et soutien de famille .

5°- Marie-Rose qui épousa Monsieur Pierre Collet, fils de Mr Collet, vétérinaire à Watten où la famille était très connue et très estimée . Il allèrent s'établir à Watten où ils prirent un très grand commerce : brasserie, entreprise de battage, camionnage, etc...Malheureusement sa santé ne devait pas supporter l'activité et l'ardeur au travail de son tempérament, voyageant par tous les temps, jour et nuit, il mourut le 9 mars 1914 . De son union avec Marie-Rose Calais sont nés 9 enfants : Rose-Marie 1906 , Antoinette et Odette 1907 , Léonie 1908 (décédée), Benoît et Louis 1910 (décédés), Benoît 1911 (décédé), Bernard 1912 , Bernadette 1913 (décédée) . Après la mort de son mari, Marie-Rose ne put continuer de pareilles entreprises, elle céda le tout et vint se fixer à côté de ses frères à Nielles les Ardres où elle est encore aujourd'hui en 1918 .

6°- Georges qui, après son service militaire, se mit dans le commerce avec son beau-frère Pierre Collet . A la mort de celui-ci, et après la liquidation de la brasserie, il revint à Nielles les Ardres où il avait loué une petite ferme à côté de son frère Emile . Parti les premiers jours de la mobilisation en 1914, il y est encore . Célibataire et dans toute la force de l'âge .

7°et8°- Jules et Victor, jumeaux, décédés tous deux à l'âge de quelques mois .

9°- Paul , qui après son service militaire revint avec ses parents à Nielles . A la mort de ceux-ci, il vint à Calais chez son oncle Muchery pour travailler au commerce de vins et spiritueux . C'est là que la mobilisation le toucha, et célibataire comme son frère Georges, il y est encore en 1918 .

10°- Léonie, morte à l'âge d'un an .

11°- Marie-Louise qui habitait avec ses parents à Nielles et s'occupait au ménage . Malheureusement elle ne jouissait pas d'une santé très forte ; elle avait subi une opération du pied à l'âge de 4 ans . A la mort de ses parents elle partit à Mont-St Aubert (Belgique) avec sa tante sœur St Georges de St Bernard, supérieure, comme il est dit plus haut . Musicienne d'un très grand talent, elle y était maîtresse de piano, mais son état de santé et son affection cardiaque devaient la terrasser, et c'est ainsi qu'on la trouva morte dans son lit, au réveil, le 3 novembre 1913 .

12°- Aimery , né en 1886, épousa en 1913 une demoiselle Rose-Marie Bessodes, de St Omer, dont il avait fait la connaissance aux noces de son frère Abel . De cette union naquirent 3 enfants : Rose-Marie Léonie en 1914, Edith Marie Lucie en 1916, Marguerite Marie Amélie en 1917 . Après avoir été à la ferme de Nielles avec ses parents, Aimery se mit dans le commerce . En 1914 il fut mobilisé . Il fut réformé au bout de 2 ans . Nous le trouvons en 1918 à Cayeux-Brighton (Somme) où il habite avec sa petite famille .

13°- Abel né en 1888, épousa en 1912 Mademoiselle Marie Anne Bessodes sœur de la femme d'Aimery désignée ci-dessus . De cette union ils eurent 2 enfants : Michel Aimery Julien Abel

en 1913, Anne Marie Rose 1914 . Ils allèrent exploiter une ferme aux environs de Cambrai dans le Nord . En 1913, ne désirant pas rester dans la culture, il s'entendit avec son frère Aimery et entra en pourparlers pour reprendre l'hôtel Debruynes à Ardres en association, lorsque la guerre éclata . Comme toue il dut partir et tout fut suspendu .

14°- Enfin la dernière, Marie . Après avoir été tout le temps avec ses parents à Nielles les Ardres, et voyant sa sœur Marie-Louise qu'elle aimait tant partir en Belgique, elle se décida à suivre la vocation qui l'attirait toujours vers la vie religieuse . Après avoir fait son noviciat dans l'Ordre des Dames Augustines où était sa tante sœur St Georges, elle fit ses vœux le 19 octobre 1915 sous le nom de Sœur Marie-Françoise du Sacré Cœur et se consacra au soin des blessés et des malades dont elle faisait la consolation par son bon cœur et sa gaité . Nous la trouvons en 1918 à l'hôpital St Louis à Boulogne sur Mer où nous espérons qu'elle sera encore longtemps , son dévouement devant la protéger contre les raids nocturnes d'avions de nos terribles ennemis .

---

## Famille Auguste Calais-Lacloy

### Nielles lès Calais

Mon frère Auguste Calais se maria donc avec Fidéline Lacloy, cousine germaine de ma femme et dont il avait fait la connaissance le jour de nos noces . Ils occupèrent comme dit précédemment la ferme de Nielles les Calais . Auguste Calais avait suivi les traces de notre bien-aimé et regretté père pour l'élevage dans la race chevaline . Les avantages donnés à cette branche par l'Etat, comme subventions d'entretien, primes de concours, etc... lui permirent de mettre à exécution à fond ses connaissances, son vouloir et ses goûts .

Notre bon père avait été un des lauréats éleveurs les plus renommés dans le département du Pas de Calais et les limitrophes . Auguste voulut faire beaucoup plus et réussit complètement . Il fut champion des prix d'honneur des expositions de Paris et Bruxelles, et de beaucoup d'autres concours, et serait même allé à l'exposition de Chicago (Amérique) s'il n'avait pas été souffrant à ce moment . Tous ses succès l'avaient placé comme un des plus forts éleveurs du Pas de Calais . J'ai compté chez lui 76 têtes de bétail de l'espèce chevaline, ce qui l'avait mis en relation avec tous les comités d'élevage les plus renommés tel que Amérique, Canada, Russie, Belgique, le Perche et les Ardennes étant à la recherche de la race Boulonnaise pour leurs croisements et qu'ils savaient trouver sélectionnée d'une façon sérieuse à Nielles les Calais . Les discours prononcés aux funérailles de notre pauvre frère en diront beaucoup plus que je ne pourrais écrire à son sujet . La mort n'a pas de pitié et notre cher Auguste, terrassé par la fatigue et surtout abattu par la maladie de sa chère femme, frappée de neurasthénie, succomba le 18 Mai 1907 à l'âge de 53 ans . De son union avec Fidéline Lacloy il naquit 4 enfants : Jules, Fernand, Angèle et Lucien .

A la mort de leur père, les enfants étant encore très jeunes, on avait pensé qu'ils n'auraient jamais pu continuer une œuvre aussi importante que celle qui leur avait été laissée, mais grâce à leur intelligence, leur courage, et surtout leur bonne entente, il étonnèrent tout le monde ; les deux aînés Jules et Fernand, continuant les concours avec succès, rehaussèrent encore la réputation de l'élevage de Nielles, leur sœur Angèle conduisant le ménage d'une façon extraordinaire pour son âge, et leur jeune frère Lucien, en pension chez les frères de St Omer, puis en Hollande . La vie était heureuse pour eux, les affaires se traitant au mieux de leurs

désirs, lorsqu'un terrible accident vint briser d'un seul coup toute cette joie . La chère Angèle étant allée à la ferme des Caps, commune des Attaques, pour y voir sa tante, Madame Butez née Eugénie Lacloy, fut victime d'un accident dont on ne put jamais connaître les causes, le cheval étant tranquille et personne n'étant présent . Toujours est-il qu'un cycliste retournant chez lui après sa journée trouva la voiture culbutée, sens dessus dessous dans un petit fossé de bord de route contenant à peine un mètre d'eau . Cet homme appelle au secours immédiatement, et que trouve-t-on ? Notre chère Angèle asphyxiée et le cocher noyé, piétiné par le cheval dans le fond du fossé . Tous deux avaient cessé de vivre . Comment cela s'est-il produit, mystère !! Personne ne l'a vu .

Ce terrible accident força Jules et Fernand à envisager une situation qui leur permit de prendre une garantie pour leur intérieur, et, étant en relations avec une famille des plus estimables du Bas-Pays, la famille Geerssen habitant Cappel-Brouck, ils épousèrent les deux sœurs le même jour 17 Janvier 1912 . Jules prit pour femme Alice, de laquelle union naquirent deux enfants, Gérard 25 Décembre 1912 et Raymonde le 4 Janvier 1915 . Fernand épousa Jeanne et en 1918 n'avait pas de famille .

Au moment de leur mariage ils étaient aussi heureux que possible, sous le rapport de l'intérieur et du commerce et, leur jeune frère Lucien étant revenu de pension, ils allaient profiter en grand des sacrifices faits de père en fils, lorsque le même épouvantail revint à eux comme à tous : la guerre .

Mobilisés dès le premier jour, laissant leurs deux grandes exploitations à la direction de leur jeune frère âgé de 17 ans . Ce cher enfant en a passé de cruelles, la 1<sup>ère</sup> année avec la mauvaise température, les difficultés du commerce et de main d'œuvre . Mais son tour vint aussi et il dut partir, et le voilà incorporé .

Ainsi, plus personne pour la direction . Heureusement, les femmes, aussi courageuses que capables, prirent le dessus, aidées par un ancien et dévoué serviteur reconnaissant : Louis-Marie Prudhomme . Obligées par les circonstances d'avoir recours à une équipe de prisonniers allemands mis à leur disposition, voyez le tableau ! Il faut réellement un grand courage à des femmes pour défendre de pareils intérêts et attendre le retour de leurs chers maris pour jouir d'une vie de famille que tout leur donnait droit d'espérer : fortune, santé, bonheur .

-----

## Famille Boutroy-Calais

Notre sœur Marie, restée à Fréthun avec notre regretté père, était venue habiter avec lui la ferme du Bel Air à Guines . Elle avait fait la connaissance de Monsieur Eugène Boutroy, fabricant de tulles à Calais et qui s'était créé par lui-même une très belle situation . Ils se marièrent en 1886 .

Je n'ai jamais connu d'homme plus affectueux, quoique froid au premier abord . Il avait une estime et un respect extraordinaires pour notre cher père, et son plus grand plaisir était de venir le dimanche passer la journée avec lui, avec toute sa petite famille se composant de Marthe, Marcel, Raymond et Suzanne .

Très estimé de tous ceux qui le connaissaient, très simple dans ses goûts, facile d'abord, il était choyé par tout son personnel .

Dans ces conditions il est inutile de dire que la vie de famille était tout pour lui qui avait si longtemps vécu seul . Mais le bonheur ici-bas ne dure pas, notre cher beau-frère mourut subitement le Samedi 19 Novembre 1898, en allant rencontrer ses amis comme il avait l'habitude chaque soir, pendant une heure ou deux . Je le quittais à 7 heures après avoir soupé avec lui, comme il l'exigeait chaque samedi après mon marché de Calais . Il partit à 8 heures, à 9 heures on vint chercher sa femme, il était mort . Il est facile de se rendre compte de la

douleur de notre chère sœur Marie qui perdait le meilleur des époux ; aussi sa santé fut-elle fort ébranlée de ce jour . Tout cela n'était pas assez pour elle, et il fallut encore qu'elle fut éprouvée par la mort d'un de ses petits enfants : Raymond en 1900, à l'âge de huit ans . Ces douleurs successives la minèrent complètement et elle succomba la même année le 7 Septembre . Les trois enfants survivants restèrent ensemble dans une union parfaite, sous la tutelle de leur oncle Muchery qu'ils aimaient comme un père . Quelques années plus tard, Marthe fut demandée en mariage par le Docteur Henri Guilbert, jeune homme d'une des meilleures familles de Guemps . Il vint s'installer à Calais où rien ne fut changé dans la vie de famille, si ce n'est une augmentation d'affection au foyer, car ce cher Henri était si bon . De cette union naquit Simone, qui aimait tant son pauvre père .

Survint la guerre, Henri Guilbert fut mobilisé comme Docteur, obligé de quitter une brillante clientèle qu'il s'était acquise par sa douceur, sa bonté et sa générosité, et comme il devait être dans la vie militaire ce qu'il avait été dans la vie civile, il meurt de fièvre typhoïde, victime de son dévouement, en soignant un malade en Mars 1918 . Encore un intérieur brisé et notre pauvre Marthe seule avec sa petite fille .

Marcel, après avoir terminé ses études et fait son service militaire, rentra chez lui et se destinait à continuer l'industrie du tulle . Il épousait une demoiselle Favier, de Lille, et partit en Juillet 1914 faire son voyage de noces . En rentrant en France, par la Suisse, il apprend la mobilisation, est obligé de laisser là sa femme et de rejoindre son régiment après un mois de mariage . C'est ce qu'on peut appeler une belle lune de miel !!

Restait notre chère nièce Suzanne qui fit ses études aux Dominicaines de Calais et rentra dans la vie de famille avec sa sœur Marthe et Henri Guilbert . Leur vie était des plus enviables entre toutes . Suzanne, quelques années après, fut fiancée à Mr Admond, d'Audembert, une des vieilles familles du Boulonnais . La guerre continuant toujours, le mariage fut décidé et eut lieu en 1918 sans aucune cérémonie, au milieu des tristes évènements que l'on traversait, et elle continua de rester avec sa sœur Madame Henri Guilbert à St Valéry sur Somme en attendant la fin des hostilités .

---

## Famille Eugène Calais-Maillard Guines

Ici j'arrive à ma famille personnelle, et c'est là que je puis donner les détails les plus précis . Né au Lucquet en 1859, je commençai à aller à l'école à Maninghen sous la direction du père Fasquel dont on ne saurait jamais dire trop de bien . Quelques années après, je partis à l'école des Frères à Wimille avec mon cousin Eugène Calais de Grisendalle, et depuis ce temps 1878 nous ne nous sommes jamais quittés .

En 1870 nous partimes en pension à Dohem . En 1874 nous revenions prendre place dans nos foyers pour aider à la vie commune, Eugène à Grisendalle, moi à Fréthun . Je continue l'aide que je puis apporter à notre pauvre père car, en 1875 comme dit précédemment nous avons le malheur de perdre notre chère Maman, décédée subitement le 18 Février .

Le départ de mes frères aînés pour le service militaire, chacun leur tour, me faisait une obligation de les remplacer au fur et à mesure, quoique jeune, et c'est ainsi que nous arrivons en 1878, époque où il me fallut penser aussi à mon service . Devançant l'appel pour pouvoir aller en même temps que mes cousins, je passai mon examen de volontariat en 1878 et, incorporé au 12<sup>ème</sup> Régiment de Dragons à Verdun à l'âge de 19 ans, j'en revins le 12 Novembre 1879 . Reprenant la culture avec mon père et mon frère Auguste jusqu'en 1882, époque de mon mariage avec Mlle Berthe Maillard de Verlincthun, près de Samer, dont j'avais fait la connaissance dans mes visites à Nesles chez ma sœur aînée . Nos goûts

sympathisant complètement, nos familles ayant les mêmes vues, je crus trouver un véritable bonheur en l'épousant le 25 Octobre 1882 . Je ne sais si elle a été trompée dans son attente, mais moi je puis crier bien haut que j'ai parfaitement réussi en trouvant dans ma chère Berthe une femme d'intérieur très sérieuse en même temps qu'une mère de famille très dévouée ne vivant que pour ses enfants .

Nous vinmes nous installer à Guines pour y reprendre la maison de commerce Ponthieu-Vigneron et me mettre au courant en attendant mon frère Louis qui devait quitter la ferme de Fréthun en 1884 pour venir me retrouver sous la raison sociale Calais Frères .

De notre union, Berthe et moi, il naquit 10 enfants et malheureusement nous fumes très éprouvés puisqu'aujourd'hui il n'en reste plus que cinq :

Eugène, né le 26 Juin 1884

Auguste , né le 8 Mars 1886

Augustine , née le 21 Septembre 1887

René, né le 2 Septembre 1889

Henri, né le 10 Avril 1891 et décédé le 27 Avril 1891

Henri, né le 30 Juin 1892, décédé le 3 Août 1893

Jeanne, née le 26 Octobre 1894, décédée le 3 Mars 1912 à l'âge de 18 ans

Hélène, née le 26 Octobre 1896, décédée le 4 Juillet 1898

Gaston, né le 29 Septembre 1898, décédé le 18 Mai 1901

Edouard né le 9 Janvier 1901 .

En 1887, notre frère Louis quittant le commerce pour s'établir à Nielles les Ardres dans la culture, je continuai le commerce où je suis encore aujourd'hui, et j'étais content du résultat acquis, non pas en faisant fortune mais en élevant convenablement notre petite famille et en faisant pour les autres ce que nos bons parents avaient fait pour nous .

Notre bon père, étant venu occuper la petite ferme du Bel Air et quelques années après ayant été un peu souffrant, il vint habiter définitivement avec nous . Son caractère si bon, si simple, si conciliant, lui avait acquis parmi nous une affection toute particulière . Ma chère Berthe l'aimait comme son propre père, mes enfants avaient pour lui une affection toute particulière et peu ordinaire, et tout le personnel l'aimait, l'estimait et le respectait d'une façon incroyable . Cela était trop beau pour nous, aussi la mort vint nous l'enlever brutalement le 18 Janvier 1894 . Jouant encore aux cartes avec notre cher René le mercredi 17, le lendemain Jeudi 18 à 4 heures du matin il n'était plus . Ce fut une perte cruelle pour nous ; il fallut quand même se soumettre .

Nos enfants grandissant, il fallait songer à leurs positions futures

Eugène, l'aîné, se mit dans le commerce avec moi . Il épousa en 1907 Mlle Marthe Ducrocq, petite-fille de Mr Ducrocq-Mercier et fille de Mr Jules Ducrocq-Tétard, boucher à Guines . De cette union naquirent 4 enfants : Hélène 1908, Albert 1910, André 1913, Jeanne 1914 . Tout marchait à souhait pour lui et pour nous, notre commerce avait pris une grande extension et, au moment d'en profiter, désillusion complète . Simplement pour donner une idée de la situation, nous avons déjà placé 1.500.000 kilos de superphosphate, sans compter les autres engrais, pour l'automne 1914 ; et savez-vous la quantité livrée ? 35.000 kilos ! Comme aîné de la famille, il fut bien favorisé, réquisitionné avec son auto pour aller avertir de la mobilisation dans tous les villages et hameaux du canton le 1<sup>er</sup> Août 1914 à 3h de l'après-midi . A minuit, il était déjà caserné au bastion 2 à Calais, et quelque temps après il partait au front, au QG des autos du Corps d'Armée, où il est encore .

Auguste ayant continué ses études passa ses examens et diplômes et, après avoir fait ses stages à Alfort et à Saumur, fut nommé vétérinaire militaire à Rouen . Son caractère droit et dévoué ne pouvant sympathiser avec les exigences d'un vieux maniaque de supérieur, le força volontairement à donner sa démission et il vint s'installer comme vétérinaire civil à Guines . Il

avait épousé, en 1911, Mlle Claire Bernard dont les parents étaient fabricants de tulles à Calais . De leur union naquirent 4 enfants : Pierre 7 Octobre 1911, Léonce 3 Décembre 1913, décédé le 3 Avril 1914, Roger 22 Janvier 1915 et Anne-Marie 23 Janvier 1917 . Au moment où il profitait d'une clientèle qu'il s'était acquise par son travail et ses connaissances, il fut obligé de tout laisser là pour rejoindre en 1914 son régiment le 41<sup>ème</sup> d'Artillerie d'où il fut versé au 215<sup>ème</sup> où il est toujours aujourd'hui.

Augustine, qui épousa Mr Denis Vandamme, brasseur à Fréthun, qui jouissait dans tout le pays d'une réputation d'honnêteté et d'amabilité tout à fait méritée ; mais notre bonne chère fille ne put profiter longtemps de sa bonne vie de famille . Leur commerce allait fort bien, deux petits enfants étaient nés : Jean le 26 Décembre 1912 et Denis le 31 Janvier 1914 . Ils étaient on ne peut plus heureux, vivant avec leur belle-sœur qui chérissait les enfants et les parents . Leur commerce marchant comme ils voulaient, ils y ajoutèrent le négoce des alcools. Mais Denis, ne jouissant pas d'une santé extraordinaire, tomba malade par suite de fatigue et succomba le 12 Décembre 1914 . Notre chère Augustine essaya de continuer le commerce d'accord avec sa belle-sœur Mlle Zoé Vandamme, mais devant toutes les difficultés qui se présentèrent pour l'arrivée des matières,, pour le transport par voie ferrée, de plus être à la merci d'un personnel plus ou moins dévoué, tout cela rendit les affaires impossibles pour des femmes seules, avec en plus les événements de la guerre : bombardements aériens, etc..., tout cela rendait notre chère fille malade . Aussi une seule chose s'imposait : liquider le mieux possible la situation et venir rester avec nous en attendant des temps meilleurs . A Fréthun elle serait morte de frayeur . Aujourd'hui, nous l'avons avec nous, mais quoique en sécurité, elle est encore sujette à des frayeurs, en ayant vu les effets de bien près à Fréthun .

René eut à subir toutes sortes de péripéties : tout jeune il eut une pleurésie dont le sauva Mr Gody, le regretté docteur de Guines que nous aurons peine à remplacer . Il fit ses études à Boulogne au petit séminaire, puis fut expulsé peu après par la loi de séparation . Ils furent obligés de s'en aller prendre possession du collège des Jésuites à Marlborough, haute ville de Boulogne, d'où un incendie vint les chasser à nouveau . Ils durent partir en pantoufles et en pélerines, et c'est ainsi qu'il nous revint le lendemain matin à Guines . Rien n'avait pu être sauvé . Quelque temps après on leur donna l'hospitalité à St Stanislas en attendant que l'institution Haffreingue soit en mesure de les recevoir . Puis, pour continuer ses études, il partit à St Omer, à l'institut Joyez qu'il quitta ensuite pour faire ses deux ans de service militaire au 43<sup>ème</sup> Rgt d'infanterie d'où il revient sergent . A son retour, reprenant ses études, il rentre au grand séminaire d'Arras où nous allons, sa mère et moi, assister à la cérémonie de son sous-diaconat le 12 Juillet 1914, et nous étions heureux de le ramener pour deux mois de vacances . Hélas ! Le pauvre enfant ne devait guère en profiter : 15 jours après le 3 Août il partait pour la guerre . Faisant successivement la campagne de Belgique, Dinant, la Marne, Verdun, il attrape une fluxion de poitrine, se trouve évacué à Beaugency près d'Orléans où je vais le voir . Ayant eu une convalescence de 15 jours, j'envoie sa mère les passer avec lui à L'Isle Adam près de Paris, d'où il repart pour rejoindre son dépôt à Limoges . Là, on le verse au 3<sup>ème</sup> Bataillon de Chasseurs à Pied, plusieurs fois bien éprouvé déjà . Blessé par 3 éclats d'obus au bras droit, décoré de la Croix de Guerre, il est envoyé à Beauvais faire un stage d'élève officier et est nommé sous-lieutenant où nous le trouvons en 1918 . Quelle ironie du sort ! Lui qui, par sa vocation sacerdotale, doit prêcher la paix, être obligé de faire la guerre où il est de son devoir de tuer et faire tuer le plus possible de ces vilains oiseaux qu'il doit combattre .

Vient ensuite notre chère Jeanne . Cette chère enfant faisait le soleil autour d'elle ; elle était d'une gaieté folle et tout le monde la connaissait pour son bon cœur . Elle allait voir des malades que nous ignorions, et combien de fois avons-nous eu des remerciements pour des secours qu'elle avait portés sans que nous en ayons eu connaissance . Comme on répète bien souvent, elle était bien trop bonne pour ici-bas . Le 26 Février elle se sent prise d'une

méningite aigüe et le 3 Mars elle succombe dans nos bras à l'âge de 18 ans . Quel vide dans la maison !

Enfin le dernier, Edouard, après avoir fait ses études à l'institution Haffreingue où il était très bien noté comme peuvent l'attester les palmarès de chaque année où il se trouvait le plus souvent nommé, revint avec nous au mois de Juillet 1914, ne voulant pas pousser plus loin ses études . Quelques jours après, la guerre se déclare, et resté seul avec une partie du personnel : trop vieux, réformés, etc..., il me fut encore d'une grande utilité pour la surveillance et les déplacements . Trop jeune pour les travaux pénibles de la culture, trop jeune aussi pour l'initier sérieusement au commerce qui devenait de plus en plus difficile par suite des difficultés créées de toutes parts . Manque de marchandises, transports impossibles, taxes, réquisitions, etc..., il était préférable de diminuer les affaires en attendant des jours meilleurs que jamais on eut osé espérer aussi éloignés .

C'est ainsi que la 4<sup>ème</sup> année s'annonce . Ce n'était pas assez d'avoir déjà de mobilisés 3 enfants et 21 neveux, il fallut encore qu'au mois de Mars 18 l'ordre arriva aux jeunes gens des classes 1919-20-21 de partir immédiatement à Calais avec 2 jours de vivres . Edouard faisant partie de cette dernière classe 21 fut mobilisé pendant 4 jours ; ce fut pour nous une nouvelle épreuve, ne sachant pas où on allait les envoyer à cet âge, sans grande expérience de la vie . Nous voici donc au mois de Mai 1918 dans de continuelles inquiétudes au sujet de tous les nôtres, au moment où tous les efforts de l'ennemi se réunissent pour essayer de triompher . L'incertitude fait plus de mal que n'importe quelle autre situation dans la vie .

---

## Famille Muchery – Calais

Notre sœur Félicie, la plus jeune de toute la famille, était née en 1865 . Elle fit ses études à Dohem d'abord, et finit à la Ste Union à St Omer . Rentrée à la maison paternelle à Fréthun pour y aider sa sœur Marie, elle fut demandée en mariage par Mr Alfred Muchery qui s'occupait d'assurances à Calais, et ils se marièrent en 1884 . Le cher beau-frère Alfred était un homme très actif, très dévoué, aussi la Cie d'assurances lui ayant reconnu tous mérites avait-elle en lui toute confiance, et on peut dire qu'il augmenta la réputation de cette compagnie d'une façon incroyable . Intelligent, bon, actif, telles sont ses qualités principales . Intelligent, il a pu en donner toutes les preuves possible dans les rapports qu'il a eus avec ses clients . Bon, personne mieux que dans la famille ne peut le reconnaître, chacun pouvant le consulter . Actif, son travail le prouve suffisamment . Les assurances ne lui donnant pas assez d'occupation, ainsi qu'à notre chère sœur Félicie, ils reprirent une maison de commerce : épicerie et liquides (ancienne maison Houzel au Pont St Pierre), et par leur travail et leur activité en firent une des premières maisons de commerce de Calais, sans exagération .

De leur union sont nés : Alfred, Gaston, Madeleine, Maurice et André . Tout marchait à souhait, les enfants revenant de pension prenaient chacun leur place au foyer et, suivant leurs goûts, se mettaient l'un dans les assurances, l'autre dans le commerce . C'était trop beau, cela ne pouvait durer, et c'est en 1911 que notre cher Alfred commença à être éprouvé . Notre chère sœur Félicie, après une maladie assez longue, succomba le 8 Février 1911 . Le coup fut terrible pour notre cher beau-frère et ne put être atténué que par l'affection que lui prodiguaient ses enfants . Quelque temps après, en 1912, Madeleine fut demandée en mariage par un Mr Loire, d'Audruicq, et qui jouissait d'une très grande considération dans le pays De cette union naquit un petit garçon qui fut la joie complète de la maison .

Survint la guerre de 1914 et alors tout fut bouleversé . Alfred, Gaston, Maurice et Victor Loire, le mari de Madeleine, durent partir dès le début, ayant fait leur service militaire . Le



plus jeune, André, fut mobilisé en 1915, et un an après, le 28 Février 1916, il mourait à Balcicourt des suites de ses blessures à l'âge de 20 ans .

Ce nouveau coup porté à Alfred, joint aux tracasseries du commerce, des raids et bombardements aériens, finit par être maître de lui, et sa santé, quoique robuste, ne put y résister . Des soins particuliers et un repos complet lui étant ordonnés, il partit à St Valéry sur Somme chez notre nièce Mme Guilbert . Sa maladie ne donnant pas de garanties complètes, ses enfants décidèrent de voir un spécialiste à Paris qui voulut le garder pour l'observer dans une clinique où il est encore aujourd'hui . Ses enfants ne peuvent même pas le voir tellement il lui faut du repos . Tous se trouvent toujours au front, le mari de Madeleine se trouve prisonnier .

Quelle vie, mon Dieu, quelle vie !

Je reprendrai plus tard la suite de ces renseignements si le Bon Dieu m'accorde la santé, ou alors je laisserai aux suivants le soin de les continuer s'ils y trouvent quelque intérêt, en pouvant annoncer la fin de cette maudite guerre et en donnant la nomenclature complète de ceux qui seront tombés au champ d'honneur et de ceux qui auront eu le bonheur de revenir au sein de leur famille .

J'arrête aujourd'hui le 14 Juin 1918 .

.....Non ! Je ne puis arrêter là, car aujourd'hui même nous arrive la terrible nouvelle de la disparition de notre bien aimé René au cours d'un combat le 3 Juin .

Voici la lettre du commandant de son bataillon :

"J'ai le regret de vous faire part, au nom des officiers du bataillon, de la disparition de notre bon camarade le sous-lieutenant Calais au cours d'un rude combat le 3 Juin . Personne ne l'a vu tomber, mais plusieurs ont disparu dans le remous de la bataille . Il est possible, qu'entouré de toutes parts, il ait été fait prisonnier, je n'ai pu avoir aucun détail . Je tiens à vous dire combien, tous, nous regrettons son absence . Excellent camarade, excellent officier, autant que ses supérieurs ses subordonnés savaient l'apprécier . Dieu veuille que nous le retrouvions un jour . Si vous recevez de ses nouvelles, nous en recevrons communication avec reconnaissance .

Veillez croire ...

Signé : J. Quillarq "

Maintenant où est-il ? ...Est-il mort loin des siens qu'il aimait tant ? ...A-t-il souffert ? Est-il blessé et ramassé par l'ennemi ? Est-il prisonnier ? Que de questions auxquelles on ne peut répondre . Quel triste passage dans la vie !

Sa famille étant très connue, et lui, par sa bonté, sa douceur et sa gaîté s'étant acquis tant de sympathie dans le public, chacun s'intéresse à lui . Pas une personne à rencontrer sans qu'elle demande de ses nouvelles, et c'est pour nous, chaque fois, le couteau retourné dans la plaie puisque nous ne savons rien ! ...rien !...rien !

Que les parents sont à plaindre quand ils se trouvent dans ces conditions ! L'incertitude est la pire de toutes les situations, et il faut y passer pour savoir ce qu'on en éprouve . On en arrive à désirer ce qu'on appréhendait . Puisse-t-il être prisonnier ! Les privations ! Cela ne l'atteindra pas, lui qui ne vivait que pour les autres, mais je suis persuadé que sa plus grande préoccupation, s'il est encore de ce monde, est de nous savoir sans nouvelles de lui. Où est-il ?

Comment est-il ? C'est notre cri de chaque jour, notre pensée de toute heure du jour et de la nuit .

---

(fin des écrits d'Eugène Calais-Maillard)

Notes du copiste à l'abbé Gérard :

Je pense que ces souvenirs doivent être publiés dans le Bulletin . La question pourrait être posée au Comité . Les Cahiers de Léonard Calais ont intéressé tout le monde même les jeunes .

Quant aux souvenirs d'Eugène Calais, il faudrait les épurer pour éviter les redites, en supprimant dans la première partie qui est plus générale ce que l'on retrouve dans la 2<sup>ème</sup> partie .

De plus, il serait bon d'en tirer une leçon, une conclusion sur les difficultés, les peines de ceux de la génération d'Eugène Calais, pour mettre sous les yeux de nos jeunes un tableau non pas comparatif mais consolateur pour eux, pour leur faire voir que les difficultés qui les assaillent, si elles sont spéciales , pour certaines, à leur génération, sont toutefois, sous des formes différentes, de tous les temps .

Ce commentaire pourrait être fait par un ancien qui a bien connu l'époque 1900-1918, j'ai pensé que tu pourrais demander cela à ton père .

---

Note du copiste d'aujourd'hui : il serait intéressant de connaître l'identité de ce premier copiste, de savoir ce qu'est devenu l'original forcément écrit de la main même d'Eugène Calais, l'écriture traduisant souvent la personnalité ou les émotions de son auteur . Quant à remanier (comme le suggère le copiste) ce texte que j'ai reproduit tel quel, je trouverais cela dommage, nous y perdrons un peu de la perception que nous pouvons avoir de l'un des rares rédacteurs de l'histoire de notre famille .

Fait au Mesnil Bacley en Juin et Juillet 2012  
Michel Calais